



LETTRE À LA TERRE

Geneviève
Azam

Et la Terre répond



LETTRE À LA TERRE

De la même auteure

Le temps du monde fini
Vers l'après-capitalisme
Les Liens qui libèrent, 2010

Osons rester humain
Les impasses de la toute-puissance
Les Liens qui libèrent, 2015

Crime climatique, stop !
L'appel de la société civile
(collectif)
Seuil, « Anthropocène », 2015

Simone Weil, ou l'Expérience de la nécessité
(en collaboration avec Françoise Valon)
Le Passager clandestin, 2017

Geneviève Azam

LETTRE À LA TERRE

et la Terre répond

Éditions du Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-142786-8

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Terre, n'est-ce pas ceci que tu veux :
renaître en nous invisible ?*

RAINER MARIA RILKE¹

*La révolution est ce que nous sommes,
pas ce que nous deviendrons,
ce que nous faisons,
pas ce que nous ferons un jour.
C'est une expérimentation vivifiante,
un processus vivant qui se produit maintenant ?*

STARHAWK²

LETTRE À LA TERRE

À UNE ÉTRANGE CORRESPONDANTE

*Ce n'est pas seulement aux livres,
c'est à la Terre elle-même que je me suis adressé
pour avoir la connaissance de la Terre.*

ÉLISÉE RECLUS³

Cette lettre t'est destinée. Je m'autorise à t'écrire, à toi la Terre, prolongeant par l'écriture des échanges silencieux, des rêves et des cauchemars. Des peurs aussi, des tristesses et des révoltes face à ce qui nous arrive.

Étrange démarche inspirée d'un animisme suspect, d'un autre temps ou d'autres lieux du monde ? Désir de te nommer pour mieux nous défendre ? Appel au secours dérisoire ? Réponse à l'annonce de tes craquements ?

J'ai beaucoup hésité avant d'entamer cette correspondance et j'ai dû laisser sans réponse ces premières questions et bien d'autres encore ; elles se bousculaient et se posaient comme autant de mises à distance et d'empêchements pour

m'adresser directement à toi. Mais comment le faire ? Avec le « je », même s'il a trop souvent rompu ses attaches terrestres pour se faire surplombant, bavard et mutilant ? Il reste pourtant plus charnel que le « nous » littéraire ou le « on » anonyme, certainement plus confortables mais toujours postés en sentinelles à la lisière du monde. Je me suis donc résolue au « je ». Il m'autorise une proximité avec le « tu » te désignant et une échappée de la forteresse humaine, une chance de retrouver une pensée enracinée et résistante.

T'écrire en ces temps de catastrophes ?

Tu es une correspondante particulière. Néanmoins pas aussi indifférente et extérieure à nos vies humaines que nous l'avions naïvement pensé. Toi qui viens du fond des temps, nous t'avons exclue de notre histoire. Tu y fus admise à la marge, comme une *ressource* pour la production matérielle, dont la croissance fut érigée en principe d'émancipation et de civilisation. Or tu es martyrisée par cette nouvelle religion, tu étouffes et tu débordes. C'est de ce grand débordement dont je voudrais m'entretenir avec toi. S'il est lourd de périls et de destructions irréversibles, n'est-il pas aussi un appel à une métamorphose, à des soulèvements propres à ébranler ce monde infernal ? Et si les menaces révélaient aussi ta beauté et la force de nos attachements ?

J'ai plaisir à renouer avec la tradition épistolaire, avec sa lenteur, propice à incorporer le présent sans le subir. Comme un temps d'arrêt, un antidote aux communications cliquées sur des claviers et à l'effacement numérique des traces du temps.

Je t'écris pour ne plus parler de toi à la troisième personne. J'ai le sentiment que la multiplication des études te concernant, tables rondes, conférences internationales, aussi nécessaires qu'elles soient et auxquelles il m'arrive de participer, fait écran et jette un voile sur ta présence concrète et sensible. Et cela, malgré les rappels violents que tu nous infliges. Ou peut-être, plus justement, à cause de la démesure de ces immenses événements, chaos climatique, extinction de la vie, aux effets difficilement imaginables, voilés par des annonces chiffrées si écrasantes qu'elles restent des abstractions lointaines et irréelles.

En m'adressant à toi sans intermédiaire, je voudrais endosser ma condition de terrestre et partager un voyage, le retour sur *Terre*.

Je me suis aussi demandée si l'écriture n'était pas finalement une autre manière de me distraire de cette condition, de te tenir encore à distance. Après un temps si long d'une présence ignorante et inattentive sur ton sol, les mots ne vont-ils pas manquer pour nommer tes mondes ? Pourtant je t'écris, décidée à reprendre ce dont une vie hors sol m'a dépouillée. Être terrestre, c'est partager une intimité : tu es en nous, humains et autres que les humains, et en retour nous

te constituons. C'est aussi te savoir radicalement étrangère, réfractaire, in-humaine ou a-humaine. En ces temps tourmentés et lourds de menaces, cette part qui *nous* échappe, cette part extérieure, insoumise est une ouverture vers des futurs impensés échappant à une illimitation meurtrière. En te soulevant violemment, tu sapes les délires de puissance, tu défies les petits calculs et les propriétés, tu te moques des prétentions dominatrices et tu démolis les rêves prométhéens. Pour *nous*, humains, tu es « un outil de dérangement intellectuel »⁴, de dérangement total.

Ce *nous* est divers, fragmenté. Il est aussi radicalement conflictuel. D'un côté, celles et ceux qui entendent vivre avec ta démesure, ton étrangeté, accueillant ta beauté et ton ombre, ta part inconstructible et sauvage⁵, tes limites. De l'autre, ceux qui, à divers titres, entendent à la fois t'humaniser totalement, te piloter et organiser le dépassement forcé de l'humanité. Ils imposent leur pollution aveuglante pour te rendre transparente, t'arser, pour imprimer partout le sceau de la marque humaine, ne rien laisser au hasard, pour jouir pathétiquement de tes richesses et plus encore de la force et de la puissance qu'ils pensent y puiser. Ils ont quitté le *nous* qui fait monde commun, notre *nous*.

Je pourrais m'épancher, m'en tenir à te faire partager la révolte et la tristesse éprouvées devant les désastres qui te défigurent et, à présent, nous menacent même dans les lieux les plus inhospitaliers et longtemps hors d'atteinte. L'esprit de conquête et la soif de profits ne connaissent aucune

limite et la technologie de ce siècle croit pouvoir s'autoriser ton humanisation totale. Je pourrais aussi m'abandonner à la mélancolie de ta perte, à celle de la disparition de tes mystères, de tes obscurités, et y trouver matière à écriture.

Or je sens bien que le temps n'est pas à la déploration ou à la contemplation désabusée du malheur qui nous affecte ensemble, toi la Terre, les mondes foisonnants que tu abrites et ceux des humains. En t'écrivant me viennent à l'esprit les réflexions de Walter Benjamin, ce philosophe allemand des sombres temps. Il fut le témoin de l'effondrement de la civilisation européenne dans les années 1930. Je me souviens de son inquiétude prémonitoire d'une aliénation au monde si profonde, écrivait-il⁶, que nous pourrions trouver dans les destructions le plaisir de spectacles sensationnels et inédits, auxquels nous resterions étrangers. Une histoire « sans nous » et sans *nous*.

Cette aliénation, c'est la croyance en une vie dématérialisée, en état d'apesanteur. Comme si nous étions *déterrestrés*, hors sol et hors monde. Le temps presse car cet arrachement, cette dé-solation, sont un poison mortel dont nous avons déjà absorbé des doses toxiques. Nous savons ce temps désormais compté avant que ne surviennent des cataclysmes d'une autre ampleur et que la situation des sans-abri d'aujourd'hui, des sans-terre, des migrants, ne devienne la condition partagée par la majorité des humains et autres espèces vivantes. Je pense à ces oiseaux migrateurs, eux qui ont tant nourri notre imagination et notre admiration ; leurs migrations sont

tragiquement perturbées par les chocs climatiques actuels. Comment ne pas y voir un signe annonciateur de biens d'autres désorientations ?

Tu as pu, en dans d'autres temps, faire naître l'émotion du sublime, de l'effroi devant l'inhumain, l'inconnu, l'imprévisible. Mais la croyance en un Progrès linéaire inéluctable et l'empire du calcul fabriquant un monde isotrope et prévisible ont failli avoir raison de ces sentiments. Toute évocation d'une catastrophe possible fut reléguée à l'univers irrationnel et réactionnaire, à la superstition, à un catastrophisme messianique. Les capitaines d'industrie, colonisateurs et aménageurs, tout en épousant depuis plusieurs siècles l'idée d'une Nature livrée à la guerre et à une concurrence impitoyable pour la vie, ont cru pouvoir sans dommage te transformer en une Terre à leur disposition, ordonnée et tranquille. Un *oikos* bourgeois en quelque sorte, une grande maison dans laquelle il suffirait de se répartir les étages et les pièces et de choisir meubles et rideaux. Tu t'y es vite sentie à l'étroit.

À ce propos, l'écrivain indien Amitav Ghosh raconte dans un essai récent l'histoire de Bombay en Inde : « Bombay représente une extraordinaire concentration de risques », écrit-il⁷. Construite avant l'Empire britannique entre terre et eau, sur un archipel d'îles à l'intérieur d'un estuaire, la ville fut initialement édifiée dans sa partie nord, sur des îles protégées par des collines, tandis que les îles du Sud s'étalent sans protection au niveau de la mer. La ville épousait ta

présence. L'arrivée des colons et les exigences du commerce colonial ont déplacé le centre vers le sud, là où règne une grande porosité entre terre et mer. La ville a alors nié ta présence. Aujourd'hui, sur les vingt millions d'habitants du Grand Bombay, près de douze millions peuplent la partie nord, le Nord-Ouest abritant les millionnaires et milliardaires jouissant de promontoires avec vues imprenables. Les autres s'entassent dans la partie sud, éprouvée par les inondations de 2005 et de 2017, par des moussons perturbées par le choc climatique, par la possibilité de typhons violents dans cette mer d'Arabie que l'on croyait épargnée. La taille et la densité de population de Bombay empêchent tout plan d'évacuation en cas de besoin.

Cette histoire n'est pas celle d'une erreur de parcours. Elle est un des archétypes de la manière dont nous avons cru pouvoir t'habiter.

Désormais, tu nous secoues. Nous n'avons nul besoin de catastrophisme pour annoncer les catastrophes, présentes ou à venir, à notre échelle de pensée ou inimaginables. La maison coloniale et bourgeoise, avec ses dépendances misérables et ses sous-sols, est fissurée, empoisonnée, elle menace de s'effondrer en de nombreux lieux. C'est aussi pourquoi je t'écris, convaincue que nos histoires, en se croisant, se heurtent maintenant avec fracas.

Tu es la Terre-mère

Tu es celle à qui j'écris avec une majuscule, la Terre. J'aurais préféré une minuscule car je n'entends pas écrire à la planète Terre, à l'astre des astronomes, à la superbe et unique sphère bleue, photographiée depuis la voûte céleste. Je n'écris pas à « la Terre vue du ciel », lointaine, tournant sur elle-même et autour de son soleil, sur laquelle je serais une sorte de « passagère clandestine malgré moi »⁸. Or ma langue ne te distingue pas du sol nourricier, de la terre écrite en minuscule. J'aime lire dans cette heureuse confusion la trace d'une nostalgie féconde, d'un temps où tu étais vue et ressentie comme un organisme vivant, une mère nourricière. Une Terre-mère de toute créature vivante, source de sens, inspiratrice de normes culturelles et éthiques invitant à ne pas te profaner, à alléger notre présence matérielle.

Ce passé n'est heureusement pas épuisé. Pendant plusieurs siècles, il a été enfoui sous les strates d'une épopée coloniale, industrielle et technique qui t'a malmenée, toi devenue objet inerte à éventrer, transformer, maîtriser, dominer. Or la cage d'acier enveloppant ce monde des vainqueurs craque de toutes parts. De ces fissures, de ces « veines ouvertes »⁹, nous recueillons les œuvres, les histoires enterrées des vaincus. Elles restituent aux premiers temps industriels, célébrés comme le temps des progrès et de la

civilisation, leur part d'interrogations critiques, de craintes et de résistances¹⁰.

En ces moments présents, lourds d'inquiétudes, je trouve un réconfort à plonger dans l'histoire, à lire ou relire les textes des premiers socialistes, hommes et femmes souvent issus des cercles fouriéristes et de l'associationnisme. Ils avaient pressenti les menaces contenues dans ta mise à mort. La violence à ton égard ayant cheminé avec celle vécue par les femmes, je m'autorise à partager avec toi l'intelligence précoce et l'intuition de quelques-unes d'entre elles.

Par exemple, Flora Tristan, proche des fouriéristes, socialiste et féministe singulière. Son talent de femme de lettres et sa sensibilité lui ont inspiré une critique virulente de la civilisation industrielle et de la brutalité à laquelle tu fus soumise. Sous sa plume, le charbon, véritable héros énergétique de la première révolution industrielle, devient un « combustible de l'enfer arraché des entrailles de la terre »¹¹. Enfer écologique et enfer psychique pour toutes celles et ceux qui vivent dans des villes assombries par les pollutions noirâtres. Londres était devenue une « nécropole du monde » donnant à respirer un air sépulcral. Parmi ces voix critiques, j'entends aussi celle de George Sand célébrant la nature guérisseuse et protectrice, redoutant de te voir transformée en champ de bataille dans des « sociétés dissoutes et dévastées par les éléments de destruction qu'elles nourrissent fièrement dans leur sein¹² ».

Au début du siècle suivant, entre 1906 et 1917, l'anarchiste et féministe Emma Goldman, associée à Alexander Berkman, a publié aux États-Unis une revue mensuelle dédiée aux sciences sociales et à la littérature, *Mother Earth*. Les humains sont sortis des entrailles de la Terre-mère, écrit-elle avec Max Baginski dans le premier éditorial ; l'émancipation et la liberté ne peuvent advenir sans cette reconnaissance : « Pour gagner sa place au Paradis, l'être humain a dévasté la Terre¹³. » On ne saurait mieux dire.

Je me réjouis de ces témoignages. Ils viennent du monde moderne, celui où ont régné les promoteurs d'une « Terre machine » sans âme, les exterminateurs de ta figure encombrante, une Terre-mère limitant leurs velléités d'accaparement, de domination et d'extraction. Ton image nourricière y est toujours caricaturée, tantôt en folklore passéiste venu des montagnes de la cordillère des Andes ou de peuples « attardés », tantôt en dérive mystique et ésotérique d'un Nouvel Âge.

« Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs ! » écrivait le poète Aimé Césaire de retour au pays natal¹⁴. Oui, plus que jamais, tu es la Terre-mère. Tu l'es dans le présent des peuples indigènes ou premiers, comme ceux d'Amérique, eux qui ont déjà fait l'expérience d'une extinction de masse avec l'arrivée des Européens il y a plusieurs siècles. Tu l'es pour les communautés africaines qui protègent les sites naturels sacrés, rivières, cascades, forêts, menacés par les mines, les barrages et l'agriculture spéculative : « Les sites naturels

Nature en crise

Penser la biodiversité

Vincent Devictor, 2015

Comment tout peut s'effondrer

Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes

Pablo Servigne, Raphaël Stevens, 2015

Crime climatique, stop !

L'appel de la société civile

Collectif, 2015

Sortons de l'âge des fossiles

Manifeste pour la transition

Maxime Combes, 2015

La Part inconstructible de la Terre

Critique du géo-constructivisme

Frédéric Neyrat, 2016

La Grande Adaptation

Climat, capitalisme et catastrophe

Romain Felli, 2016

Comment les économistes réchauffent la planète

Antonin Pottier, 2016

Un nouveau droit pour la Terre

Pour en finir avec l'écocide

Valérie Cabanes, 2016

Une écologie pour la vie

Introduction à l'écologie profonde

Arne Næss, 2017

Homo detritus

Critique de la société du déchet

Baptiste Monsaingeon, 2017

Géopolitique d'une planète dérégulée

Le choc de l'Anthropocène

Jean-Michel Valantin, 2017

Sentir-penser avec la Terre

Une écologie au-delà de l'Occident

Arturo Escobar, 2018

Notre empreinte cachée

Tout ce qu'il faut savoir pour vivre d'un pas léger sur la Terre

Babette Porcelijn, 2018

La Part sauvage du monde

Penser la nature dans l'Anthropocène

Virginie Maris, 2018

Une autre fin du monde est possible

Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)

Pablo Servigne, Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, 2018

Le bonheur était pour demain

Les rêveries d'un ingénieur solitaire

Philippe Bihouix, 2019

La Recomposition des mondes

(roman graphique, postface d'Alain Damasio)

Alessandro Pignocchi, 2019